

Présentation

Élisabeth Nardout-Lafarge

Bibliothèques imaginaires du roman québécois
Volume 29, numéro 1, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035890ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/035890ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nardout-Lafarge, É. (1993). Présentation. *Études françaises*, 29 (1), 7–10.
<https://doi.org/10.7202/035890ar>

PRÉSENTATION

ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

La bibliothèque que ce numéro se propose d'explorer regroupe des phénomènes différents qui appellent en retour une diversité de lectures et de méthodes: sources, influences, intertextualité, autoreprésentation, réécriture. C'est dans la notion même de « *bibliothèque* », au sens que Laurent Mailhot donnait à ce terme dans « Bibliothèques imaginaires: le livre dans quelques romans québécois¹ », que ces approches se rejoignent. En effet, la bibliothèque englobe, confond, parfois confronte les lectures de l'écrivain et celles des personnages; ainsi passe-t-on, par des séries complexes de médiations, de la bibliothèque réelle à la bibliothèque fictive. L'intérêt que soulève actuellement cette question dans la critique littéraire s'explique en partie par la relative coïncidence de certaines révisions conceptuelles récentes. Le déplacement de la focalisation critique du texte vers le lecteur, déplacement qui conduit à considérer aussi l'auteur en tant que lecteur, l'exceptionnelle fortune du concept d'intertextualité² et, plus récemment, l'émergence d'une esthétique

1. Laurent Mailhot, « Bibliothèques imaginaires: le livre dans quelques romans québécois », *Études françaises*, XVIII: 3, 1983, pp. 81-92.

2. Voir à ce sujet Marc Angenot, « Enquête sur l'émergence et la diffusion d'un champ notionnel », *Revue des sciences humaines*, 189, 1983, pp. 121-135.

postmoderne³, ont sensiblement transformé la lecture des textes.

Le corpus québécois n'échappe pas à cette entreprise de réinterprétation et l'intertexte, de même que les différentes formes d'autoreprésentation, notamment celle du personnage-écrivain et de ses avatars, sont peut-être les phénomènes les plus fréquemment réévalués à la lumière de ces nouvelles perspectives. Ces aspects formels si manifestes dans les romans québécois des années quarante et soixante constituaient, pour André Belleau⁴, l'indice d'une situation institutionnelle et symbolique difficile, particulière au Québec. Dans la production des deux décennies suivantes, ces éléments sont devenus, selon Janet M. Paterson, les marques mêmes de la postmodernité. Pour Louise Milot et Fernand Roy, de tels signes appartiennent à la catégorie plus vaste des « figures de l'écrit⁵ », par lesquelles la littérature s'inscrit dans les textes. Ya-t-il vraiment une pratique intertextuelle postmoderne, et en quoi se distingue-t-elle de celle qu'on observe, depuis le XIX^e siècle, dans les textes québécois? Dans quelle mesure les modalités actuelles renvoient-elles à ce passé littéraire? Comment faire la part du changement qui concerne l'écriture et celui qui implique plutôt la critique? C'est au carrefour de ces questions qu'il convient d'interroger le rapport de la littérature québécoise à sa bibliothèque, la diversité de son intertexte, son évolution, le retrait ou le soulignement de ses marques, ses fonctions esthétiques, rhétoriques et idéologiques.

La bibliothèque est une préoccupation ancienne pour les écrivains canadiens-français, comme le rappellent les spéculations de *Jean Rivard*, analysées par Micheline Cambron. Jean Cléo Godin et Nicole Deschamps tentent, quant à eux, de remonter le trajet qui va de la bibliothèque réelle à la bibliothèque fictive à travers les nouvelles d'Alain Grandbois. Bibliothèque s'entend donc au sens de bibliographie, « paysage affiché », selon l'expression d'Antoine Compagnon⁶, d'un texte, d'un auteur, ou d'une génération. Mais chaque œuvre puise à sa manière dans le fonds littéraire universel. Parfois, le fantôme d'un écrivain semble traverser l'œuvre

3. Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.

4. André Belleau, *Le Romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain*, Sillery, PUQ, 1980.

5. Louise Milot et Fernand Roy (édit.), *La Littérarité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, et Louise Milot, François Ouellet et Fernand Roy, « L'inscription des figures de l'écrit dans *Marie Calumet* », *Voix et images*, 46, 1990, pp. 80-94.

6. Antoine Compagnon, *La Seconde Main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, p. 333.

d'un autre; ainsi Jonathan Weiss étudie le rôle de Hemingway dans les romans de Jacques Poulin. Il arrive aussi qu'un roman soit le palimpseste d'un texte particulier. Il peut s'agir alors, comme le montre Karen Gould à propos de *Copies conformes* de Monique LaRue, d'une appropriation active par la réécriture explicite, ou d'une correspondance plus souterraine, voilée par le retrait des marques; c'est le cas des « citations blanches » dont Réjean Beaudoin cherche le sens dans *Mort et naissance de Christophe Ulric* d'Yvon Rivard.

D'autres textes font jouer un ensemble de livres plus ou moins définis et diversement thématiques. Chez Gérard Bessette, la bibliothèque se fait tour à tour débarras, « capharnaüm » puis, selon l'analyse de Louise Frappier, oubliettes, sépulcre, d'où les livres devront s'évader pour que l'écriture circule et renaisse. S'ils se souviennent de Sartre, Nicole et André Ferron, les personnages de *L'Hiver de force*, s'abîment dans la lecture des encyclopédies et, lecteurs voraces, consomment quotidiennement leur portion de *la Flore laurentienne*; Yannick Gasquy-Resch se demande pour sa part comment une telle représentation de la lecture agit en retour sur la lecture réelle du roman.

Comme toute littérature, le corpus québécois se constitue en partie en incorporant d'autres textes, qu'il emprunte à son propre passé ou à d'autres littératures, selon différents modes d'appropriation: sacralisation de l'autorité, parodie, réécriture, plagiat, travail sur ou contre les modèles — c'est ce que j'étudie chez Hertel et Lemelin — et parfois contre les rivaux, comme en atteste l'analyse que fait Marie-Andrée Beaudet d'un poème de Guy Delahaye. La bibliothèque, dans l'acceptation volontairement large qui est donnée ici à ce terme, n'a donc pas qu'un statut esthétique, dont la modalité d'inscription dans les textes serait ou respectueuse du patrimoine ou, au contraire, ludique et iconoclaste. Elle est bien aussi le lieu où se déploient des stratégies de légitimation et, comme le suggère l'étude de Patrick Imbert, notamment sur les lectures canadiennes-françaises qui ont pu être faites de Balzac dans les tout premiers romans, un enjeu idéologique révélateur de tensions institutionnelles et d'un désir d'affranchissement peu reçus et perçus par les lecteurs de l'époque.

La présentation des articles qui remonte le temps met en lumière la constance d'un procédé en même temps que les transformations dont il fait l'objet. Dans ce sens, elle invite à situer la question de la bibliothèque dans une perspective historique sans pour autant simplifier cette approche. S'il est possible, comme le font les collaborateurs de ce numéro, d'identifier des moments dans ce qu'on pourrait appeler l'usage intertextuel dans les textes québécois, il n'est pas per-

tiennent pour autant de lire le rapport à la littérature selon une courbe diachronique simple, qui irait de l'imitation difficile à l'intégration sereine, du repli sur les sources françaises à l'ouverture au monde, de « l'immaturation » à « la maturité ». En effet, un texte n'est-il pas constamment recontextualisé par les lectures dont il fait l'objet?

La question centrale de ce travail collectif est celle du lien particulier qui unit les textes québécois à leur intertexte et, plus largement sans doute, le rapport qu'ils entretiennent avec la tradition et la culture littéraires. De très nombreux romans — c'est la raison de la priorité, quoique non exclusive, accordée ici à ce genre —, illustrent cette appropriation en présentant narrateurs et personnages aux prises avec le désir (ou le rejet) de la tradition.